

Emploi de la troupe lors des événements du 9 novembre 1932 à Genève [continuation]

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK**

Band (Jahr): - (1933)

Heft 595

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-689269>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Switzerland played the team which won in Amsterdam: Belgium lined up: Van den Berghe; De Deken, Hoydonckx; Van Ingelghem, Hellemans, Claessens; Versyp, Voorhoof, Desmedt, Van Beeck, Van den Eynde. Referee: S. F. Rous (England).

In the fifth minute Desmedt scored for Belgium and Nam directly afterwards equalised from a v. Känel centre, 1:1. Belgium undoubtedly were the better side in this half. The Swiss halfbacks were very much at fault, playing so far back as to force Weiler and Minelli often to play in front of them.

After the interval Trello scored in the fifth minute, equalised directly afterwards by Voorhoof, 2:2. Switzerland was now putting more zest into the game and in the 13th minute Trello made the score 3:2. And then Belgium again gained the upper hand. Our halves find no time for their forwards, yet all goes well until in the last minute. Voorhoof, in possession, runs towards goal, is fouled just outside the penalty area, recovers and goes on. Just inside the area he has his legs kicked from under him by Weiler: Penalty! That the crowd stormed is perhaps only human. That one of the linesmen (Swiss of course) should run up to the Referee to tell him, it happened on the line and not inside the area, is — well, just silly. Then, according to the crowd and the clock on the ground, the game should have been just ended. But the referee had added 2 minutes for time lost during stoppages for injuries. Now do you see why the F.A. will not allow such clocks on English football grounds? Anyhow, penalty was given and penalty it was. Voorhoof took the kick, Séchehaye blocked the ball, Voorhoof regained possession and scored. A sensational ending! And would you believe it, the public invaded the field and the referee had to be protected by players and officials from the mob. And Rous at that, who deservedly enjoys the highest reputation all over the Continent. He said afterwards that, for the spectators to take an interest in the game was something beautiful and necessary, but that such a scene would have been impossible in England. I am sure we all agree with him.

Voorhoof, the Belgian inside right was the best man on the field. Trello and v. Känel alone of our forwards lived up to their reputations. The halves disappointed: Weiler and Minelli good and Séchehaye sound.

M.G.

EMPLOI DE LA TROUPE LORS DES EVENEMENTS DU 9 NOVEMBRE 1932 A GENEVE.

Exposé du Département militaire fédéral, sur la base de l'enquête de la justice militaire.

(Continuation).

Civil P. "J'ai parfaitement vu 3 éclairs de coups de feu partant du toit d'une maison."

Plus de vingt autres témoins (soldats et civils) ont déposé dans le même sens.

Le tir de la troupe a été précédé en premier lieu de sommations verbales, les officiers criant à la foule: "Retirez-vous ou nous tirons." Ces sommations ont été entendues des premiers rangs en tout cas des manifestants; elles ont, en effet, été accueillies par un redoublement de huées et de coups de sifflet. Il est certain, par contre, qu'à cause du vacarme qui régnait sur la place, les civils qui n'étaient pas à proximité immédiate de la troupe n'ont pas pu entendre ces sommations. Le danger devenant de plus en plus grave, les officiers firent donner à deux reprises par les deux trompettes le signal de "garde à vous." De l'avis des témoins civils énumérés ci-après, il s'est écoulé entre ces sommations et l'ordre de tirer un temps suffisant pour permettre aux manifestants sinon de quitter la place, en tout cas de marquer un mouvement d'arrêt ou de recul qui aurait rendu le tir inutile:

M. 24, M. 26, H. 69, H. 89, G. 116, V. 118, R. 119, R. 135, P. 136, L. 139, E. blessé 156, B. blessé 158, G. blessé 161, D. blessé 165, S. blessé 167, M. blessé 180, G. 186, B. 189, G. 207, M. 217, H. 219, B. 222, B. 242.

L'ordre de tirer fut donné en ces termes: "Un coup, visez bas, feu!" Cet ordre ne fut entendu que par les soldats qui se trouvaient à proximité immédiate du Cdt. Cp. Ils ouvrirent aussitôt le feu (21 h. 34). Lorsque les autres soldats et un fusilier-mitrailleur entendirent tirer, ils firent feu à leur tour. Les hommes du rang d'arrière forcèrent ceux du premier rang à se mettre à genou, afin de pouvoir tirer aussi. Chacun de ces soldats avait le sentiment de défendre sa peau. Malgré les premiers coups de feu, les soldats continuèrent à être serrés de près par les manifestants. C'est ce qui explique qu'il y eut plus d'un coup par tireur et que le fusilier-mitrailleur tira, d'abord coup par coup, puis en séries, ses 30 cartouches.

Par ailleurs, il convient de dire qu'il n'y avait pas de mitrailleuses lourdes sur la place et que, des cinq fusils-mitrailleurs de la Cp. I, un seul a tiré.

De l'avis de tous les témoins, le feu dura au maximum 10 à 15 secondes. Ce n'es qu'en constatant qu'il y avait des morts et des blessés que la foule, enfin, se retira. L'ordre de "Halte" fut donné dès que les officiers constatèrent le premier mouvement de recul de la foule. Le feu cessa aussitôt.

D'après le premier rapport de munitions, il avait été indiqué que la troupe avait tiré 112 cartouches de fusil, 15 cartouches de pistolet et 30 cartouches de fusil-mitrailleur. Ces deux derniers chiffres sont exacts. Par contre, il a été tiré moins de 112 cartouches de fusil; en effet, le contrôle de munitions effectué immédiatement au retour de la Cp. I en caserne, a été basé sur la différence entre le nombre des cartouches délivrées et celui des cartouches restituées par les hommes au sergent-major. Or, quelques cartouches avaient été prises à des soldats par des manifestants au Bd. du Pont d'Arve. Ce qui est certain, c'est que les recrues, conformément aux ordres reçus sur la place d'exercice, avaient mis dans leurs poches les douilles des cartouches tirées. Il a été rapporté en caserne exactement 102 douilles de cartouches, indépendamment des 30 douilles du FM.

13 personnes furent tuées sur le coup ou décédèrent les jours suivants.

39 personnes blessées furent hospitalisées à l'Hôpital cantonal.

De plus, un certain nombre de personnes civiles se sont fait soigner, soit à la policlinique, soit par des médecins privés; le nombre de ces personnes est inconnu.

* * *

Ce n'est qu'après le tir de la Cp. I que la Cp. III, qui avait été alarmée vers 21 h. 25 pour lui porter secours, arriva sur la Place du Palais des Expositions. Ce retard a été causé par trois faits presque simultanés qui ont troublé le rassemblement de cette Cp., au Quai Charles Page:

a) des coups de feu, environ six, ont été tirés d'une maison voisine sur la troupe, qui n'a pas été atteinte, mais a dû se mettre à l'abri;

b) une automobile est venue, pour des raisons que les enquêtes en cours élucideront, s'arrêter de travers au milieu de la Cp. Cette manœuvre a eu pour effet que les deux dernières sections n'ont pas vu la Cp. partir (il faisait très sombre à cet endroit) et ne se sont pas rendues au secours de la Cp. I;

c) un motocycliste s'est jeté par derrière dans la queue de la colonne, blessant un officier, un caporal et deux recrues; le caporal et une des recrues ont eu chacun une jambe cassée, l'autre recrue une fracture de la cheville.

* * *

On a reproché aux officiers d'avoir fait tirer à balles par leurs hommes, prétendant que la troupe aurait dû se défendre, soit par une charge à la baïonnette, soit par un tir à blanc.

Certains hommes avaient mis la baïonnette au canon (section de tête). Si les officiers n'ont pas donné l'ordre à toute la troupe d'en faire autant et n'ont pas essayé d'une charge à la baïonnette, c'est qu'ils avaient observé que les recrues qui, au Bd. du Pont d'Arve avaient mis leur baïonnette, avaient été plus facilement désarmées que d'autres dans une foule aussi compacte et où la liberté de mouvement n'existait pas.

Quant au tir à blanc, il est formellement interdit à la troupe d'avoir sur elle à la fois des chargeurs à blanc et des chargeurs à balles, ceci pour éviter toute possibilité de confusion et le danger qui en résulte. D'ailleurs, si les recrues avaient eu une double munition, elles n'auraient pas eu le temps, après quelques coups tirés à blanc, de remplacer cette munition par de la munition à balles. En effet, comme cela a été relevé plus haut, les manifestants, croyant qu'on tirait à blanc, ont continué à avancer contre les soldats même après les premiers coups de feu. Il paraît donc certain que si les armes n'avaient pas été chargées à balles, les recrues auraient été massacrées par la foule, excitée par les meneurs.

* * *

Le colonel Lederrey demanda, sitôt après ces événements, au Département militaire fédéral qu'une enquête soit faite sur les conditions dans lesquelles la troupe avait été appelée à intervenir et à tirer. Le major Krafft, auditeur de la Ire division, fut désigné comme juge d'instruction ad hoc.

SWISS BANK CORPORATION,

(A Company limited by Shares incorporated in Switzerland)

99, GRESHAM STREET, E.C.2.

and 11c, REGENT STREET, S.W. 1.

Capital Paid up £6,400,000

Reserves - - £1,960,000

Deposits - - £43,000,000

The WEST END BRANCH
opens Savings Bank Accounts on
which interest will be credited
at 2½ per cent. until further notice.

FOYER SUISSE

Moderate Prices
Running Hot & Cold Water
Central Heating
Continental Cuisine

1215, Upper Bedford Place,
Russell Square,
London, W.C.1.

W. WETTER

Wine and Cigar Importer.

67, GRAFTON STREET, FITZROY SQ., W.1

BOTTLED IN SWITZERLAND.

Per Doz. 24/2		Per Doz.	
Clos du Mont Valais	52/-	Dezalay	56/-
Pendant	58/-	Johannisberg de Sion	54/-
White Neuchâtel	50/-	Dôle Red Valais de	54/-
Red Neuchâtel	54/-	Sion	58/-

— As Supplied to Whipsnade Zoo —

Nett Cash. Carriage paid for London.

COUNTRY ORDERS MUST BE PREPAID.

REAL BRISSAGOS "POLUS" ... 30/- per 100
" TOSCANIS " ... 15/- per 100 bouts

ALL ORDERS EXECUTED IMMEDIATELY

SWISS HOTEL

53, OLD COMPTON STREET, W.1.

Supper and Smoking Concert

with

Tripe and Onions and Choucroute

on Wednesday, MARCH 22nd 1933

Start 8 o'clock Tickets 3/6

Everybody is cordially invited.

PLEASE BOOK SEATS EARLY. Mr. & Mrs. Wyss (Proprietors)

HAVE YOU

ASKED YOUR

SWISS FRIENDS TO

BECOME SUBSCRIBERS

to the

Swiss Observer?

Boarding School for Girls

CHEXBRES sur VEVEY
SWITZERLAND.

In prominent position above the Lake of Geneva.

French Section of PROFESSOR BUSER'S
Sub-Alpine Boarding School at

Teufen near St. Gall.

COMPLETE SCHOOLING UP TO MATRICULATION. Commercial diploma. Housewifery section. Intensive training in modern languages. Colloquial language: French. The best equipped institution with large sports grounds and playing fields. All living rooms face the sun. Sports and gymnastics under the supervision of resident mistress. Bathing in the lake.

References from Swiss parents in Great Britain available.

Au cours de son enquête, le juge d'instruction, secondé par des officiers de la justice militaire de la Ire division, recueillit les dépositions de :

- 63 officiers, sous-officiers et soldats,
 - 38 personnes civiles blessées,
 - 109 personnes civiles non blessées,
- soit au total de 210 témoins.

Afin d'atteindre le plus grand nombre possible de témoins, le juge d'instruction ad hoc, profitant du fait que le colonel Lederrey avait convoqué à la Caserne les représentants des cinq journaux quotidiens de Genève, *Journal de Genève*, *La Suisse*, *La Tribune de Genève*, *le Courrier*, *Le Travail* (seul le représentant du *Travail* n'avait pas répondu à cette convocation), invita les envoyés des quatre journaux représentés à publier un avis priant les témoins de s'annoncer auprès de lui.

Le journal *Le Travail* n'ayant pu être atteint par cette voie, le juge d'instruction ad hoc fit porter aux rédactions des cinq journaux susmentionnés un communiqué qui parut de fait dans tous ces journaux, à l'exception du journal *Le Travail*.

C'est à la suite de ces avis que la plupart des témoins se sont annoncés et ont pu être entendus.

Son enquête terminée, le juge d'instruction ad hoc en donna connaissance au Département militaire fédéral par un rapport accompagné du dossier. Voici ses conclusions :

"Vu les faits relevés ci-dessus et l'appréciation que j'en ai donnée, j'estime qu'il n'y a pas lieu d'ordonner l'ouverture d'une enquête régulière soit contre le colonel Lederrey, soit contre le major Perret, soit contre le premier-lieutenant Burnat, soit contre les autres officiers, sous-officiers ou soldats pour les actes qu'ils ont commis dans la soirée du 9 novembre 1932, ces actes ayant été commis dans l'accomplissement de la mission dont ils étaient chargés.

"En effet, le colonel Lederrey, soit dans son ordre du 9 novembre 1932, soit verbalement, n'a fait qu'orienter très exactement la troupe sur les moyens dont elle disposait pour une mission de police, ceci sur la base d'extraits du Règlement

de service, projet 1932. Il n'a ni par écrit, ni verbalement, donné l'ordre à la troupe de tirer dans la soirée du 9 novembre. Je ne vois ainsi pas quel délit, prévu par le code pénal militaire, cet officier pourrait avoir commis.

"En ce qui concerne le major Perret et le premier-lieutenant Burnat, qui ont donné l'ordre à la troupe de tirer, leur titre ont agi tant en leur qualité de chefs qu'en leur titre personnel, aussi bien en l'état de légitime défense (art. 25, 1er al. du code pénal militaire) qu'en celui de nécessité (art. 26, chiffres 1 et 2 du code pénal militaire).

"Enfin les sous-officiers et soldats qui ont tiré sur la foule ont agi en exécution d'un ordre de service (art. 18 du code pénal militaire) et ils étaient d'autre part, comme leurs chefs, en état de légitime défense et en état de nécessité."

Sur la base de cette enquête et des conclusions du juge d'instruction ad hoc, le Département militaire fédéral a, le 22 novembre 1932, pris la décision suivante.

"Il n'y a aucune raison d'ouvrir une enquête pénale militaire contre le colonel Lederrey, qui commandait les troupes, contre le major Perret, le premier-lieutenant Burnat, ni contre d'autres officiers, sous-officiers et soldats qui ont fait usage de leur arme à feu le 9 novembre. La troupe a eu recours aux armes dans l'exécution de la mission qui lui avait été assignée et seulement lorsqu'elle y fut contrainte."

20 janvier 1933.

"FUNNY CUTS"
GIVE HIM A LEAD.

Farmer (to lady) "Have you seen my bull?"
Lady: "Mercy, no! where is he?"
Farmer: "He got loose, and if you should see him, will you please keep on that there red cloak and run this way?"

SMART

Wee Miss: "Mamma, mayn't I take the part of a milkmaid at the fancy dress ball?"
Mamma: "You are too little."
Wee Miss: "Well, I can be a condensed milkmaid."

Humours of the Country.

So aufrichtig und eben hat er der Elise Wenk alles darlegen können, nachdem einmal die ersten mühseligen Worte heraus waren. Wahrhaftig, er hat sich selber über seine Beredsamkeit wundern müssen. Ein Glück, dass du nicht wie ein Aff' in sie verschossen bist, hat er heimlich bei sich gedacht, es wäre dir dann niemals dermassen geungen.

Nur die Bedingung — ja, eine Bedingung hat sie halt gemacht. Nun, sie hat ihm doch nicht gleich um den Hals fallen können: "Nimm mich, ich habe Tag und Nacht mit Schmerzen nach dir ausgeschaut!" Sie musste sich vielmehr gelassen stellen, damit der Liebhaber an ihrer Sicherheit umso mehr erwarne. Das Hindernis hat sie ganz sicher nur geschaffen, um ihm ein wenig auf die Probe zu stellen. Denn mit der Bedingung hat sie ja eigentlich an das Ja ein Nein gehängt; sie weiss genau, dass er diese nicht annehmen kann. Den Viehhandel aufstecken — für immer! Nein, das wäre ja, wie wenn man seinem jungen Leben den Gipfel abbrechen, wie wenn man ihm die Tür zu tausend angenehmen Möglichkeiten, das schmale Pfortchen zu Profit und selbstverschafftem Wohlstand zuzumauern wollte!

Was nützte ihm dann der scharfe Blick, das Erbeil von seinem Grossvater? Wozu hätte er sich Kniff' und Ränke gemerkt? Das schmale Geldlein in seiner Hand ist langsam aber stetig gewachsen, und das hat seiner Seele je und je einen Ruck gegeben. Soll denn aus dem Schnecken nicht ein Gaul werden können? Ist er nicht eben deshalb heute nach Gughelut hinaufgekommen? Ein blankes Stück Geld in der Hand — was liess sich da aus der Zukunft machen! — Und meint er es denn unredlich mit ihr? O nein, was ihm gelingt, gelingt ihm ja auch für sie. Wie kann sie ihm jetzt so unklug die Hände binden wollen!

Peter Wassmann rückt auf der breiten Wandbank unauffällig etwas nach der Tischecke hin, um an der Lampe vorbei nach seiner stillen Stubengenossin hinübersehen zu können. Elise bemerkt das wohl; sie tut aber nicht dergleichen, sondern bleibt mit den Augen gelassen bei der Arbeit. Da legt er sich Worte zurecht und bringt soe wieder wie vorhin bedächtig und nüchtern vor.

"Ist es dir denn ernst mit dem, was du gesagt hast? Du weisst doch, dass ich die paar Halbtage wohl erübrigen kann. Ja, wenn zum Lärchenboden mehr Land wäre. Und zukaufen lässt sich nichts, es wäre denn, dass dein Bruder Arnold mir die Mooswiesen gäbe."

Er bürstet sich einen Augenblick, dann fügt er zögernd hinzu: "Auch dass darf man wohl sagen: Dein Vater ist doch mit dem Handeln auch nicht schlecht gefahren." Sie legt ihre Arbeit in das zierliche Körbchen, das neben ihr auf dem Tische steht und sieht eine Weile nachdenklich vor sich hin. "Es fragt sich jetzt halt nur," sagt sie endlich, etwas gedrückt aber geradens, "es fragt sich jetzt halt nur, ob du mich magst oder nicht."

S.O.'s VICTORY.

Pips came home after a very amusing evening. The night was getting on and he felt rather funny. He was tempted to open a certain bottle on the bottom shelf of the shoe cupboard. But he said: "No, Pips be a sport and go to bed. You've had quite enough, why should you sigh for more!" And off he went to bed — rather unsteadily, but all right otherwise. Yet something went wrong. He forgot to switch the light off in his sitting-room. It was a dark room with the characteristic bachelor-atmosphere. Many papers scattered about all over the place. Any orderly creature would have had a fit at seeing the untidy mess. But what did it matter? Pips was quite happy. He did not mind. His landlady used to tidy up at one time, but he got so cross with her that she thought it wiser to leave everything as she found it. The old furniture, the shabby-looking carpets, the pictures, a few faded photographs of film stars, some souvenirs of the prime of his life — everything was in perfect silence and sleeping "den Schlaf des Gerechten." Everything — except a white neat paper called *Swiss Observer*. He was rather spoiled and couldn't bear the bright light. He was young and a new inhabitant of that room. He was resting comfortably on the top of the typewriter case.

"Hallo," he said, is nobody going to switch that beastly light off! I want to sleep!" A large copy of *The Times* woke up and got vexed: "Shut up you horrid thing!" And moved to the very middle of the cushion. A *Financial Times* and the *Efficiency Magazine* didn't like being disturbed either and shouted at the intruder. An aristocratic *Daily Mail*, a filthy-looking *Zürcher Illustrierte* and a few more woke up and an awful row started. Only *Britannia* and *Eve* seemed to sympathise with poor S.O. *Daily Mail* was too exclusive for words. He left the writing table and slipped down between the sofa and the wall. *The Times* shouted: "Why must you come here? Art there not enough of my colleagues?"—"Yes," said a *Morning Post* of last December, "when I came here it was quiet and none of these boister-

Nach diesen Worten dreht sie langsam den Kopf und blickt zu ihm hinüber, unsicher, beinahe heischend. Ihre Augen scheinen zu sagen: "Sieh uns an, nicht die paar Sommersprossen auf Nase und Wangen!"

Es geht ihm plötzlich ein helles Lichtlein in der Seele auf: er weiss, dass sie ihm wohlgesinnt ist. Sie kann es ihm nicht verbergen, dennoch vermag er ihren Blick nicht auszuhalten. Er denkt immer: Sie sieht dir's an, dass du wegen dem Geld hergekommen bist! Irgend ein boshaftes Geistlein singt ihm unermüdlich den alten Spruch in die Ohren:

Lieb' ein Maitlein von Gughelut,
Tut dem Geldsäckel bodengut!

Um den Kobold zum Schweigen zu bringen, und allen einfältigen Selbstvorwürfen den Hals abzudrehen, fängt er jetzt tapfer zu lügen an. Er wäre früher gekommen, wenn er nur den armen Mut aufgebracht hätte. Immer habe er sich verhalten müssen: Was ist denn an dir? Sie wird sich über dich lustig machen!

Und er lügt noch mehr: "Warum hab' ich mir's denn so sauer werden lassen? Warum hab' ich mir an den Marktagen nicht auch wie die andern bei Wurst und Schoppen wohlgenat? Wegen dir! Ja, wegen dir! Ich hab' dir zeigen wollen, dass ich es zu etwas bringen will!"

Sie lächelt leise in sich hinein; er merkt, dass ihr gläubiges Herz ihm Dank weiss. Ihre unbefohlene Hinneigung rührt ihn, seine eigene Unredlichkeit macht ihm Qual. Und er überlegt blitzschnell bei sich: Könnte es dir nicht geschenkt sein, dieses umbekehrte Mädchen einmal in rechten Treuen liezugewinnen?

Er steht auf, geht langsam um den Tisch herum und tritt neben sie hin. Er legt ihr eine Hand auf die Schulter. Sie sitzt da, ohne sich zu rühren. Ihr Gewähren sagt: Es ist recht so...

Sein Verstand triumphiert zum andermal. Aber verhehlen kann er sich die bittere Wahrheit nicht: Du betrügst nicht sie, du betrügst dich selber!

Er lässt sich nicht klein machen, "Darf ich am nächsten Sonntag heraufkommen — und dann vielleicht auch mit deinem Bruder reden?"

Sie holt tief Atem. "Du hast mir das Andere noch nicht versprochen," sagte sie mit einer Bestimmtheit, die er jetzt nicht von ihr erwartet hätte.

Es geht im ein Gedanke durch den Kopf: du könntest heute zu allem ja sagen. Es liess sich dann späterhin wieder darüber reden... "Kannst du dich denn so auf etwas versteifen?" fragt er endlich ein bisschen verstimmt. Sie ist vom Ton seiner Rede merklich betroffen. Sich von seiner kargen Liebkostung freimachend, steht sie auf und versorgt das Arbeitskörbchen im Wandkasten. An dessen Türe gelehnt bleibt sie nachdenklich stehen, die Arme ineinander verschränkt, den Kopf leicht vorübergeneigt.

Fortsetzung folgt.

VOM RECHNEN UND LIEBEN.

Von Alfred Huggenberger.

(Aus dem Roman, "Die Frauen von Siebenacker")

Peter Wassmann sitzt im matten Licht der Hängelampe in der guten Stube des Schürhofes zu Gughelut. In seiner Haltung und in seinem Wesen liegt die achtende Bescheidenheit ausgedrückt, die der Unbegüterte dem sichern Wohlstand schuldig zu sein glaubt; aber im Grunde der Augen blüht verstoßen ein Schimmer von Siegeszuversicht. Nur verstoßen. Denn das Mädchen, das mit einer Häkelarbeit am andern Ende des Tisches sitzt, darf nicht wissen, wie es in ihm aussieht. Nicht ahnen darf sie, wie sein Herz schon über das bei ihr Erreichte frohlockt.

Einmal hat sie nicht rundweg nein gesagt, wie seine Mutter ihm, scheinbar ohne alle Hoffnung, schon mehrmals glaubte prophezeien zu müssen. "Die wird dann schon auf so einen Kleinbauern warten, dessen Vater noch vor wenig Jahren Pächter gewesen ist!" hat sie ihm immer wieder vorgebetet. "Bis du dich dreistach und vierfach besonnen, hat die schon lang einen Reichern am Bändel. Die Schönste zu sein, das hat die weiss Gott gar nicht notwendig, wo doch jedes Kind in Siebenacker weiss, wieviel der Schürhofer Wenk hinterlassen hat und dass nur ihrer Zwei zum Teilen sind. Dazu eine Waise. Bares Geld."

Peter hat ja ganz genau gewusst, dass ihm die Mutter mit ihren Reden nur aufstacheln und gelüstig machen wollte; und doch wäre ihm der verdeckte Zuspruch heut beinahe zum Verhängnis geworden. Als bescheidener Knirps hat sich dem Freierrmann auf dem Wege nach Gughelut hinauf der Kleinnut ritlings auf den Nacken gesetzt und ist mit der Weile zu einem dicken, schweren Kerl geworden, dessen Last Peter unter Keuchen und Seufzen trug. Eine gute halbe Stunde lang hat er im Baumgarten des Schürhofes trotz der herbstlichen Kühle hinter einem Stamm gestanden. Er hätte es nicht sehr bedauert, wenn die hellen Stubenfenster drüben plötzlich dunkel und tot geworden wären. Denn für's erste ist das Schöntun vor Mädchen nicht seine starke Seite; und wie sollte er's denn erst da zuweg bringen, wo es ihm ja eher um Geld als um Lieben zu tun war?

Ja — wenn er die Lydia Gerteis von Emetholz in der Schürhofstube gewusst hätte, mit der er vor acht Tagen im Hirschen in Eintreiben getanzet, und die mit ihrem schwarzen Kraushaar und den schlimmen Kirschenaugen ein bisschen Hexerei an ihm getrieben! ... Aber eben der Gedanke an Lydia hat schliesslich den Ausschlag bei ihm gegeben. "Nein. Die soll mich nicht erwischen!" ist es ihm fast überlaut entschlüpft. Er hat sich derb in beide Ohren gewickelt und ist hineingegangen.

Und nun ist ja alles vorbei. Peter Wassmann hätte lächeln mögen, er muss sich Gewalt antun.